

NAPOLÉON DE KUBRICK : LE CHANTIER DE LA GLOIRE

GRANDE ARMÉE La vie de l'Empereur, le projet démesuré du cinéaste génial, n'a jamais été tournée. Taschen publie la masse des documents de préparation.

STANLEY KUBRICK'S NAPOLEON: THE GREATEST MOVIE NEVER MADE

éditions Taschen, 10 livres dans un coffret, 500 euros. Dédicace demain en présence de la veuve Christiane Kubrick au Taschen store, 2 rue de Buci, 75006, de 18 heures à 20 heures.

Une anecdote enchantait Kubrick. Napoléon travaille dans son bureau des Tuileries après le dîner, une grosse pile de dossiers posée sur sa table. Constant, le valet de chambre, passe la tête dans la porte et dit : «*La jeune personne est arrivée.*» Sans se retourner, Napoléon répond : «*Faites-la attendre, j'arrive.*» Remarquée par l'Empereur la veille au théâtre, ayant accepté de passer une nuit avec le maître, l'actrice entre dans la chambre impériale et s'assoit sur le lit à baldaquin. Une demi-heure plus tard, Constant revient auprès de Napoléon et dit à voix basse : «*La jeune femme attend.*» Réponse de l'Empereur : «*Qu'elle se déshabille.*» L'actrice, ulcérée, manque de partir, puis elle se ravise sur les instances du valet et se couche dans le lit, nue et patiente. «*La jeune femme a froid,* annonce Constant un peu plus tard — *Faites du feu.*» Une demi-heure, encore, Constant revient. Napoléon considère la hauteur de la pile de dossiers sur le bureau et dit : «*Qu'elle se rhabille. Dites-lui de voir Duroc pour un autre rendez-vous.*»

Libertinage. Tout dans cette scène plaisait à Kubrick, qui la mit dans son script : la muflierie du pouvoir, sa séduction, le sexe allié à la puissance, la puissance maîtresse du sexe. Il était fasciné par l'atmosphère de luxe dans laquelle baignaient le Directoire et l'Empire. Pour préparer son film, il avait loué les services de Felix Markham, professeur à Oxford, spécialiste de Napoléon. A tout propos, il le questionnait : Joséphine couchait-elle encore avec Barras quand elle connut le jeune Bonaparte ? Barras était-il bisexuel comme on le disait ? Dans les fêtes du Directoire et du Consulat, les jeunes femmes étaient-elles nues sous leur robe de mousseline ? Est-il vrai que ces fêtes se terminaient en orgies ? A-t-on surnommé Thérèse Cabarrus, «*propriété du gouvernement*», parce qu'elle passait indifféremment

la nuit avec tous les ministres ? Un peu déconcerté, le bon professeur répondait comme il pouvait, renvoyant aux sources, appelant à la prudence. Passionné par le libertinage des puissants (on le verrait dans l'ultime *Eyes Wide Shut*), Kubrick cherchait aussi auprès de Markham des arguments commerciaux pour ses producteurs. Dans une note destinée à convaincre la Metro-Goldwyn Mayer, il insiste sur les scènes d'orgie dans les salons dorés, sur les robes de mousseline transparente et sur l'obsession sexuelle de Napoléon envers Joséphine. Rien n'y fit. La Metro avait appris que Dino de Laurentis avait lancé un *Waterloo* avec Rod Steiger. Le *Napoléon* de Kubrick risquait de redonder. Trop risqué. Le projet fut abandonné.

Il en reste aujourd'hui une montagne de regrets et un monceau de documents que les éditions Taschen ont eu l'ingénieuse idée de rassembler sous la houlette d'Alison Castle dans un imposant livre-objet. C'est un coffret de silicium, moins commode qu'il y paraît et d'une esthétique discutable (signé des concepteurs M/M), mais qui contient une extraordinaire documentation — notes de production, dialogues, chronologie, iconographie, scénario — présentée sous la forme d'une dizaine de livres plus petits cachés dans le gros. Ainsi sont rassemblées toutes les facettes de cette folie kubrickienne — filmer la vie de l'Empereur — qui appartient à la légende cinéphilique. Kubrick était hanté par Napoléon. Il avait lu cinq cents livres sur lui et sur son époque dans une boulimie d'autodidacte étalée sur plus de vingt ans. En 1968, après *Docteur Folamour*, immense succès commercial et critique, après 2001 : *odyssée de l'espace*, autre triomphe esthétique et public, Kubrick se lance dans la préparation de ce qu'il tient pour son futur chef-d'œuvre : la vie de Napoléon, d'Ajaccio à Sainte-Hélène, en deux heures de film, avec palais d'époque, costumes chatoyants, batailles gigantesques, courtesaneries sublimes, ascension fulgurante et chute vertigineuse.

Grognards. Un monde qui s'écroule, la violence et la jouissance, la damnation du héros... Les thèmes qui obsédaient Kubrick



Sur le tournage du *Docteur Folamour*, en 1963. PHOTO WEEGEE. GETTY IMAGES

étaient réunis dans cette impériale saga. Si bien que le lecteur du livre de Taschen vient vite à cette hypothèse lumineuse : Kubrick ne se contentait pas d'aimer l'Empereur. Dans sa rage de s'approprier le sujet suprême, il s'était identifié à lui. Kubrick, en fait, se voyait comme le Napoléon du cinéma. Comme son modèle, il avait vite maîtrisé tous les aspects de son art. Napoléon savait faire manœuvrer un régiment, mener un peloton à l'assaut, disposer une artillerie de siège,

pointer un canon, jauger un nouveau procédé de mise à feu. Il chevauchait au milieu de ses troupes, comptait les fusils, commandait les lacets pour les souliers des grognards, organisait lui-même le ravitaillement et prévoyait les mouvements de la Grande Armée étape par étape, couché sur ses cartes, piquant de petites épingles de couleur sur les routes pour figurer les bataillons en marche. Cette minutie s'alliait à une imagination exceptionnelle, qui lui permettait de concevoir

UNE FUITE SUR LE NET

Voilà plus de deux ans qu'un tapuscrit de *Napoléon*, signé Stanley Kubrick, se balade sur le Net. Une version de 155 pages datée du 29 septembre 1969 et qui contient tous les éléments dialogués ainsi que les indications de mise en scène. Manifestement, il s'agit bien du projet de Kubrick, puisque Christiane, sa veuve, n'a jamais démenti. Du coup, on sait que le cinéaste voulait ouvrir et clore le film sur un gros plan de l'ours en peluche dont le futur empereur avait fait son doudou. Un dispositif curieusement naïf, tout comme les premières phrases de la voix off : «*Napoléon est né à Ajaccio, en Corse, le 15 août 1769. Il n'était pas un bébé en bonne santé et sa mère, Letizia, lui prodiguait ses soins avec dévotion. Adulte, il écrivait à propos d'elle, depuis Sainte-Hélène : "Ma mère m'a toujours aimé. Elle ferait n'importe quoi pour moi."*»

Il est possible que ce document ait été rédigé à l'attention d'un producteur et

donc en termes rassurants, ainsi que le laisse entendre les notes de production à la suite du scénario. Par exemple, Kubrick s'engage à boucler le tournage en cent cinquante jours pour un film de 2h30. Un ratio très hollywoodien. Par ailleurs, le réalisateur affirme que les scènes de bataille pourraient être tournées avec le concours de l'armée de Roumanie ou de Yougoslavie, les deux pays étant prêts à mettre à disposition 30 000 hommes au tarif très attractif de 2 à 5 dollars par jour et par homme. Au chapitre des uniformes, Kubrick évoque même le devis d'une firme new-yorkaise qui s'engage à fabriquer des costumes en papier, imperméable et ignifugé au tarif de 1 à 4 dollars pièce, le tarif variant selon les détails. Et Kubrick d'ajouter qu'il a fait des tests avec ce genre de produits et qu'à 30 yards de distance, «*le résultat est magnifique*». Ce qui ne ressemble guère à l'obsession légendaire de Kubrick pour le plus infime détail.



Napoléon I^{er} après ses adieux de Fontainebleau, le 31 mars 1814, PHOTO JOSSE LEEIMAGE

les projets les plus fous en y appliquant l'exécution la plus rigoureuse.

De la même manière, Kubrick pratiquait tous les métiers du cinéma : le montage, l'assistantat, la synchronisation, la lumière, le maniement des caméras, le perfectionnement des objectifs, la direction d'acteurs ou l'organisation matérielle des tournages, du logement de l'équipe à la composition de ses repas. Comme pour Napoléon, cette passion du détail était mise au service des ambitions les plus folles.

A partir de *Docteur Folamour*, libéré par le succès, Kubrick tourne peu, consacrant plusieurs années à la préparation de chaque film, innovant dans les techniques de prise

Un monde qui s'écroule, la violence et la jouissance, la damnation du héros... Les thèmes qui obsédaient Kubrick étaient réunis dans cette impériale saga.

de vue, écrivant lui-même les scénarios qu'il remaniait sans cesse jusque sur le tournage, épuisant ses assistants comme Bonaparte ses aides de camp. Préparant le *Napoléon*, il veut tout savoir, choisit les meilleurs pour le seconder, rassemble lui-même 17 000 documents iconographiques, fait construire une commode de bois à compartiments où il classe des centaines de fiches chronologiques portant chacune une précision biographique sur l'un des personnages du film. Napoléon avait toujours avec lui une commode semblable où des fiches cartonnées figuraient ses régiments et ceux des armées ennemies, leurs caractéristiques et leurs mouvements. Kubrick passe encore des journées entières

à négocier avec l'armée roumaine la location de figurants pour les scènes de bataille (40 000 fantassins et 10 000 cavaliers, autant que les effectifs présents à Rivoli ou à Marengo) et échange des notes détaillées avec Felix Markham sur le remplacement des fers-à-cheval d'été par des fers fabriqués pour résister aux sols gelés de l'hiver : on trouve les mêmes notes de Napoléon pendant la campagne de Russie.

Palais. La lecture du scénario confirme la mégalomanie kubrickienne. La vie de l'Empereur y défile de scène en scène, sous tous ses aspects, intimes ou épiques, héroïques ou triviaux. Un narrateur fait les enchaînements, relayé par la voix de Napoléon lui-même, pendant que des cartes animées clarifient les plans de campagne. Oskar Werner devait incarner Napoléon et Audrey Hepburn Joséphine, avec de très belles jeunes femmes pour jouer

comtesses et princesses en robes sulfureuses et d'altiers jeunes premiers pour mener les charges de cavalerie, l'armée roumaine dans les plans de bataille et les palais d'Europe comme décor. Immense, l'aventure se solde par un échec, « le plus grand film qu'on n'a jamais fait », selon le slogan choisi par Taschen – et que Kubrick cherche à oublier en tournant aussitôt *Orange mécanique*. Au fond, il aura suivi l'itinéraire de son maître. *Lolita* fut son pont de Lodi, *Docteur Folamour* son Rivoli, *2001* son Austerlitz. Et si l'on cherche la défaite ultime, on le trouvera vite, par une ironique identification : son Waterloo fut le *Napoléon*.

LAURENT JOFFRIN